

Angel Boan un grand journaliste révolution- naire

La mort soudaine d'Angel Boan Acosta, survenue le 17 juillet en Algérie, au cours de son travail de journaliste, est un coup pénible, non seulement pour ses amis et camarades d'Afrique et d'Amérique, mais aussi pour la cause même du journalisme révolutionnaire.

Boan ne séparait pas le journalisme de l'action révolutionnaire : il était, dans le plein sens du terme, un journaliste révolutionnaire.

Né le 9 avril 1927 à Cuba, il fit ses débuts dès son enfance, publiant sa propre revue à 10 ans dans l'imprimerie de son père, où il apprit le journalisme, mais aussi la typographie et la fabrication.

Tres jeune également il eut des activités révolutionnaires. Agé de 20 ans, il fut l'un des dirigeants du mouvement étudiant.

Il était logique que Boan, internationaliste ardent jusqu'à sa mort, ait été pour la première fois emprisonné en dehors de sa patrie. En 1948, au cours d'une visite au Venezuela, il participa à une action contre la dictature et fut jeté en prison.

Mais la protestation massive des étudiants cubains obligea les autorités vénézuéliennes à le libérer après un mois d'incarcération.

A la suite du coup d'Etat de mars 1952 qui restaura la dictature de Batista, Angel Boan participa au premier mouvement dirigé contre le tyran cubain, dont le leader était un professeur à l'Université, García Barcena. Accusé de complot contre la vie du dictateur et emprisonné, Boan fut relâché grâce aux protestations des étudiants et s'enfuit au Mexique. Il fut alors accueilli par le Guatemala de Jacobo Arbenz où il travailla dans la presse (Recortes de Prensa). Cependant un coup d'Etat provoqué par le monopole américain United Fruit Company devait renverser le gouvernement progressiste de Arbenz et installer en 1954 la dictature.

Son dernier exil

A nouveau Boan devait fuir et cette fois avec sa femme et son enfant et il se réfugiait encore au Mexique. Mais sa volonté intense d'œuvrer pour le renversement de Batista le ramenait à Cuba.

Ecrivant sous un pseudonyme, il commença à faire le procès de la dictature cubaine. Il travailla d'abord clandestinement, mais lorsqu'il dénonça ouvertement Batista comme assassin dans les colonnes de « Bohemia », l'hebdomadaire cubain le plus important, les policiers du dictateur — dont les activités de répression n'avaient jamais été aussi grandes — firent brutalement irruption chez lui et maltraitèrent sa femme.

Une fois encore, la dernière. A. Boan était un exilé politique, encore une fois au Mexique, où il travailla pour la revue « Manana » jusqu'à la révolution cubaine.

Dès son retour dans Cuba libérée, il fonda « Prensa Latina », une agence qui devait connaître bientôt un renom mondial. « Prensa Latina » ne fut pas seulement

une agence apportant à Cuba et à toute l'Amérique latine l'analyse révolutionnaire des événements du monde entier, « Prensa Latina » devint une véritable école de journalistes cadres, où l'on enseignait les meilleures techniques journalistiques et où l'on imprégnait les élèves de cet esprit d'internationalisme révolutionnaire qui inspira Boan.

Un témoin

Passionnément intéressé par la politique internationale et particulièrement par la lutte du Tiers

sident lui avait dit : « Fidel Castro est un autre fils pour moi » et c'est ainsi qu'il titra son article. Et Boan aurait aussi pu dire : « L'Algérie est pour moi une seconde patrie ».

Tres perspicace, plein d'humour et de cette irrévérence typiquement cubaine, Boan était surtout et avant tout un révolutionnaire. Il détestait le sectarisme autant que la démagogie. Peu de gens pouvaient l'abuser. A la prétention, aux vaines déclarations, aux attitudes petites bourgeoises, il opposait un mépris total.



Passionné-
ment
intéressé
par la
lutte du
Tiers
Monde.
ci-contre :
Angel Boan
avec le
Président
Ben Bella

Monde, Boan dut passer la plus grande partie de ces dernières années loin de chez lui ; un séjour de deux ans aux U.S.A., de longs voyages à travers l'Amérique latine, puis l'Europe, l'Afrique... Il consacra alors tous ses efforts à l'étude de la révolution en Afrique et particulièrement en Algérie. La lutte des Algériens pour leur libération lui tenait à cœur et, longtemps avant l'indépendance, Boan avait pris des mesures nécessaires pour visiter le maquis algérien. Trop absorbé par ses multiples responsabilités, il ne put réaliser ce projet et en fut très déçu. Peu avant sa mort, l'un de ses objectifs principaux était la visite des maquis algériens : il voulait être le témoin révolutionnaire de toutes les luttes de libération.

Quand il vint à Alger, peu après l'indépendance pour installer le bureau de la « Prensa Latina », tout en écrivant des reportages sur l'Algérie il fit de nombreux voyages à travers l'Afrique. Alger-Addis - Abeba fut son dernier voyage et « Bohemia », a publié son reportage sur la conférence. Quelques semaines plus tôt la même revue avait publié le récit de son séjour dans la ville natale de Ben Bella. La mère du pré-

Son regret

Il connut de très nombreux hommes politiques de toutes sortes et il ne les jugeait pas seulement en fonction de leur intelligence ou de leur situation, mais surtout sur leur comportement vis-à-vis de simples gens. Doué d'une fine intuition, il savait déceler les opportunistes, les carriéristes, les imposteurs et il les démasquait en citant leurs propres propos. Son livre sur les Etats-Unis : « Derrière le rideau de chewing gum » illustre cette technique pleine d'ironie.

« L'un de mes plus grands regrets, devait-il nous dire le 5 juillet, lors des fêtes de l'indépendance, est de n'avoir pu passer plus de dix mois dans Cuba libérée ».

Peu de jours après il était mort, laissant deux enfants et sa femme qui était aussi sa camarade de combat et de travail. Mais son œuvre servira longtemps d'exemple à toute une génération de journalistes révolutionnaires, non seulement à Cuba, mais dans toute l'Afrique qu'il aimait tant.

PATRICIA MCGOWAN
PINHEIRO

L'Amérique latine et le réveil de l'Afrique

EN marge de la conférence afro-asiatique de Moshé, qui fut dominée par le regrettable conflit sino-soviétique, les observateurs cubains et vénézuéliens réussirent à faire le pont entre les peuples qui avaient en commun tant de liens de race, de tradition et de culture : les « Africains » et ne partie des Latino-Américains. Ne serait-ce que par cette rencontre, entre les hommes qui sont libérés définitivement des « tares » coloniales et ceux qui se préparent aujourd'hui pour la grande bataille contre l'impérialisme, la conférence de Moshé et le projet d'une rencontre des Afro-Asiatiques et les Latino-Américains à La Havane, est un événement qui sort de l'ordinaire.

Retour aux sources ? Les Latino-Américains ont-ils découvert leurs racines africaines ?

En effet, pendant plus de trois siècles, l'Afrique fut dépeuplée de ses hommes les plus beaux et plus forts au profit de l'Amérique, où la main-d'œuvre indigène ne supportait pas physiquement les durs travaux de la mine ou des exploitations de canne à sucre, des plantations de café...

De ces hommes de couleur — jadis esclaves et aujourd'hui sous-prolétaires à quelques exceptions près — dont on croyait au début du XIX^e siècle qu'ils allaient, sur le plan démographique, dominer les « Blancs », seules sont restées, à l'exception de Haïti, où ils constituent presque la majorité de la population, des minorités fort importantes à Saint-Domingue, à Cuba, au Panama, où la population de Noirs est de 15 à 20 %, au Brésil où elle dépasse 15 %. On compte encore des hommes de couleur dans les Etats d'Amérique Centrale et au Venezuela, en Colombie, au Pérou.

Dans quelle mesure ces minorités vont-elles convaincre leurs gouvernements de la nécessaire collaboration avec l'Afrique-mère ? Quels seront les futurs rapports entre l'Afrique et l'Amérique Latine ?

A l'exception de Cuba

Malheureusement — à l'exception de Cuba, où les raisons de solidarité révolutionnaire avec l'Afrique qui se bat contre la tyrannie coloniale priment sur le passé « africain » d'une fraction importante de sa population — aucune des républiques sud-américaines n'a manifesté clairement sa vocation africaine. Haïti, qui a jadis aidé effectivement les mouvements d'indépendance africains, est aujourd'hui sous la coupe d'une sombre tyrannie.

Les efforts du Haïtien, le docteur Price-Mars, anthropologue et historien qui, dans « Présence Africaine », a si bien su dégager l'africanité de certains Latino-Américains et préconisé le pan-africanisme, sont tombés, aujourd'hui, dans un triste oubli.

Mais incontestablement c'est l'attitude éventuelle du Brésil qui retient au premier chef notre attention, pour deux raisons majeures :

- 1) Le poids spécifique de sa population noire (10 millions de Noirs sur 63 millions d'habitants).
- 2) L'« angolité » de la ma-



Les « favelas »
(bidonvilles du Brésil)
sont le refuge
du sous-prolétariat noir.

volent dans la miscégenation une vocation innée du peuple élu (portugais), Rodrigues montre que ces caractères sont essentiellement brésiliens, d'où la condamnation de la politique coloniale portugaise, politique de discrimination, d'abandon et d'exploitation honteuse des masses africaines.

b) LES RAPPORTS DOMINANTS BRÉSIL - AFRIQUE PORTUGAISE (1818-1826)

La décadence du Portugal dans cette période et la profonde crise agraire, renforcent les liens économiques du Brésil avec l'Afrique (Angola, Mozambique, Dahomey). La traite des Noirs conditionne des rapports, qui sont beaucoup plus importants que ceux du Portugal-Brésil ou Portugal-Afrique portugaise.

Une première tentative en Angola, sous la direction des « Blancs » (esclavagistes) essaie de rompre avec le Portugal et de s'allier au Brésil. Jusqu'en 1826 l'Angola a donc eu des liens beaucoup plus étroits avec le Brésil qu'avec le Portugal.

c) L'ANGLETERRE ANTIESCLAVAGISTE ET LA FIN DES CONTACTS AFRO-BRÉSILIENS

C'est l'Angleterre qui, sous un prétexte antiesclavagiste, expulse en 1850 les Brésiliens de l'Afrique. L'élimination du Brésil, c'est le commencement de la domination et du partage de l'Afrique par les impérialistes européens. Battu, le Brésil se tourne vers l'Europe, se « désafricanise » et se « ré-aryanise » pour reprendre les termes de l'auteur.

La rupture avec le Portugal fasciste, dit l'auteur, permettra au Brésil de jouer contre le colonialisme ce rôle de leader qu'il devrait avoir en particulier à l'ONU; son passé angolais, donc africain, doit l'aider à faire le pont entre ceux qui se battent aujourd'hui contre l'impérialisme et rompre une fois pour toutes l'isolement du Brésil.

L'apport brésilien

Le Brésil pourra-t-il aider l'Angola dans sa lutte anticoloniale ? Certainement oui !

Une politique conséquente et anticoloniale à l'ONU pourra aider à isoler le Portugal de Salazar de ses alliances latino-américaines.

Le Brésil pourra-t-il fournir une aide à une Angola indépendante ? Pourra-t-on envisager une alliance anglo-brésilienne ?

Dans le domaine des idées, l'apport brésilien de l'après-guerre fut certainement beaucoup plus important, pour le réveil du nationalisme angolais, que la production littéraire portugaise, soumise aux lois draconiques de la censure de Salazar.

Les nationalistes angolais aussi bien un Ilídio Machado, un Mário de Andrade, qu'un Viriato da Cruz, chefs de file de l'école politico-littéraire « Vamos descobrir Angola » (Allons découvrir l'Angola) s'attachent plutôt au Brésil de Jorge Amado, Florestan Fernandes, Solano Trindade, Marçilio Fernandes, etc.

Mais pour concevoir un véritable retour du Brésil à l'Afrique, comme paraît être le secret désir

jeune partie de cette population noire.

Le sociologue français Jean Duvignaud, retour d'un voyage d'études au Brésil, nous parlait avec une certaine tristesse de la dépolitisation des masses noires, et de leur apparente apathie pendant la campagne électorale du président Janio Quadros, qui, rompant avec la traditionnelle politique de l'union étroite avec le Portugal de Salazar, apportait son soutien aux nationalistes africains des colonies portugaises. Allant plus loin, Alfonso Arinos, son ministre des Affaires étrangères prenait une série de mesures concrètes en vue d'un rapprochement plus étroit entre le Brésil et l'Afrique, s'alignant sur les positions anticoloniales du groupe afro-asiatique aux Nations Unies et votant, pour la première fois, contre le Portugal dans la question dite angolaise.

La « vocation africaine » du Brésil

Si les masses noires restent plus ou moins indifférentes au réveil africain, les intellectuels s'attachent à la « vocation africaine » du Brésil en découvrant « l'essence » de la nation brésilienne, son « africanité » ancestrale. Tel est le contenu des travaux de Nina Rodrigues, Almeida Prado, Gilberto Freyre, Guerreiro Ramos, Mario de Andrade, etc...

Pour appuyer les thèses de Janio Quadros, un brillant sociologue, attaché au Itamarati (ministère des Affaires étrangères), José Honorio Rodrigues, publie un véhément réquisitoire anticolonial « Le Brésil et l'Afrique », appelé à devenir le livre de chevet de la diplomatie brésilienne. C'est un ouvrage de 359 pages, à caractère polémique et démystificateur. L'auteur démontre entre autres :

1. — L'ANGOLANITE DU BRÉSIL :

a) Le Brésil est le plus africain des Etats d'Amérique latine. C'est un creuset, où par un lent processus de miscégenation et démocratisation des esclaves venant surtout de l'Angola et du Dahomey et la population blanche et les autochtones ont donné naissance à une nouvelle nation



Prensu latina

C'est sous un double signe de relations esclavagistes dans les monocultures latifundiaires dominées par l'absence des femmes blanches, que le processus de miscégenation a donné naissance à cette nouvelle société.

C'est l'indépendance du Brésil et, par conséquent, la fin de la domination portugaise et son corollaire la politique « raciste » qui a accéléré et fécondé le processus de miscégenation.

L'absence de l'esclavage au moment où commence le processus de l'occupation et colonisation de l'Angola, du Mozambique et de la Guinée, explique, selon l'auteur, la non-miscégenation et l'échec de la politique de l'assimilation dans ces colonies portugaises. Alors que Gilberto Freyre et ses épigones portugais, tel un Adriano Moreira,

Une économie à base de monoculture de café, coton, sisal, similaire au Brésil se développe en Afrique, sous domination coloniale. L'identité des produits fait de cette Afrique et du Brésil des concurrents sur le marché colonial dominé par les intérêts des bourses impérialistes ; l'isolement du Brésil de l'Afrique s'achève et se masque par une prétendue communauté luso-brésilienne qui cautionne la politique colonialiste portugaise jusqu'à l'avènement de Janio Quadros.

Jose Honorio Rodrigues n'a aucune difficulté à démontrer que cette alliance luso-brésilienne est contre nature, sans fondements économiques, d'un pays colonialiste — le Portugal — avec le Brésil, ex-colonisé et par excellence anticolonialiste.

Dans quelle mesure ces minorités noires vont-elles convaincre leur gouvernement de la nécessaire collaboration avec l'Afrique-mère ?

des idéologues du « nationalisme » brésilien, il faut, comme le disait le sociologue Roger Bastide — à propos du livre de Rodrigues — se dépouiller de tout sentimentalisme et reconnaître que les rapports entre puissances reposent en dernière analyse sur leurs intérêts et non sur l'amour.

En effet, le Brésil qui possède toutes les conditions pour devenir un géant industriel, doit envisager une réforme profonde de ses structures latifundiaires, la diversification de ses monocultures — car la non-complémentarité des économies brésiiliennes et angolaises (cette dernière dominée elle aussi par des monocultures) agira toujours comme un frein pour une véritable alliance anglo-brésilienne.

AQUINO BRAGANCA